

**CENTENAIRE
DU LYCÉE
RAYMOND POINCARÉ
DE BAR-LE-DUC**

1857-1957

**CENTENAIRE
DU LYCÉE RAYMOND POINCARÉ
DE BAR-LE-DUC
1857-1957**

LYCÉE RAYMOND-POINCARÉ DE BAR-LE-DUC
COMITÉ DU CENTENAIRE

LE PRÉSIDENT

Notre lycée se veut jeune et moderne. Il est
une création continue. Ici les années que nous y
vivons nous en font un autre. Le temps, l'âge, le
la répétition se apprennent les difficultés on
les affrontent. Elles reconnaissent aussi des qui
à l'évolution de nos connaissances et
clairement nous en à ce fait en fait.

Vous les avez tous, mais pas les
et les documents parfois philologiques et
s'ils en ont eu la mesure.

Les années nous grandissent avec l'âge.
Elles étaient alors tout ce qu'on a fait.
En ce qui concerne les études de nos élèves, en fait.
Les vestiges du passé - les vêtements de nos jours
à Paris et leur présence comme les faits de nos
Pendant la période. Et c'est pourquoi une visite
à notre lycée laisse l'impression de l'actualité
avec quelque nostalgie.

Jacquinot



LE RECILUR

UNIVERSITÉ DE NANCY

L'ouverture d'un nouveau Lycée est un acte de foi en même temps que la marque d'un attachement profond à la culture et à la tradition sur lesquelles se fonde toujours le génie national. Acte de foi dans les destinées du pays, acte de foi surtout dans la jeunesse pour laquelle il est fait et dans laquelle il a pour mission de chercher et de préparer les élites du pays. Les hommes qui ont voulu et obtenu la création du Lycée de Bar-le-Duc ont eu au plus haut degré le sentiment de la valeur traditionnelle de la culture, puisque c'est autour du vieux Collège Gilles de Trèves qu'ils ont institué le nouveau Lycée.

Célébrer le centenaire d'un tel établissement, n'est-ce pas, plus encore qu'une affectueuse manifestation pour la maison d'où l'on est sorti et dont on est justement fier, l'occasion de revenir sur les intentions des créateurs et de juger si l'on s'est montré digne de la confiance qu'ils avaient mise dans l'avenir.

Le Lycée de Bar-le-Duc peut revendiquer légitimement l'honneur d'avoir tenu ses promesses et d'avoir singulièrement dépassé les espoirs qu'on avait mis en lui en 1854. Non seulement il a, comme tous les Lycées de France, vu ses effectifs croître dans des proportions que nul n'aurait jadis pu prévoir, mais il a accueilli sur les mêmes bancs les filles et les garçons de Bar-le-Duc et son internat masculin a étendu son rayonnement dans toute la région : dès la rentrée prochaine, il sera en mesure de recevoir aussi les jeunes filles dont la famille est trop éloignée et qui tiennent à la culture classique. Par les succès qu'il remporte chaque année, il démontre la qualité de l'enseignement qu'il délivre, et les hautes fonctions auxquelles ont accédé nombre de ses anciens élèves, en est une preuve supplémentaire. Beaucoup d'entre eux ont tenu à s'associer à la cérémonie du centenaire en faisant un pèlerinage dans leur Lycée, d'autres ont écrit leur attachement à la maison qui fut et qui reste la leur. Et la célébration qui va nous réunir, partie de leur association, est la preuve même de cette affectueuse fidélité.

Comment ne pas aimer en effet le Lycée auquel on doit sa formation première et ses premières amitiés, les plus durables et les plus profondes ? Rester fidèle à son Lycée, c'est rester fidèle aux rêves et à l'idéal de sa jeunesse, à l'homme que l'on aurait voulu être, à l'estime que l'on a pour soi.

Le Lycée de Bar-le-Duc mérite plus que d'autres cette affection. Au cours de trois guerres et de deux invasions, il a montré dans son tranquille stoïcisme sa haute valeur morale et la pérennité des notions françaises qu'il a mission de maintenir. Le nom du grand Français qui lui a été attaché est pour lui à la fois une récompense de son patriotisme et un symbole de sa foi dans les destinées du pays.

Qu'il soit permis à son Recteur de dire en ce jour anniversaire, la joie et la fierté qu'il éprouve d'avoir dans son Académie le Lycée Raymond Poincaré et les vœux qu'il forme pour la poursuite de sa carrière.

G. MAYER

Recteur de l'Académie de Nancy.

ACADÉMIE FRANÇAISE

Le 2 Avril 1957.

Avez-vous lu, monsieur, les souvenirs de Louis BERTRAND ? Ces quatre ou cinq volumes sont pleins de saveur et d'intérêt. Le Lycée de Bar-le-Duc tient une grande place dans le premier. Permettez-moi de citer quelques lignes : « Par une porte latérale nous pénétrâmes dans le petit square qui précède le Lycée. Ce petit square est charmant, avec ses massifs de tilleuls et de marronniers, reliefs d'un antique pâquis ! Et le Lycée, alors dans toute sa nouveauté, avait un aspect des plus engageants. C'était modeste, sans prétention architecturale, mais si jeune, si net, si coquet » ! Auriez-vous pensé à cet adjectif « coquet » ? Chacun voit avec ses yeux et avec ses sentiments, c'est-à-dire comme personne d'autre.

Quand mon tour vint de pousser le portail latéral, le Lycée avait cinquante ans ou un peu plus. Il me sembla très impérial. Le tambour donnait le signal du réveil et des classes. Nous allions en promenade vêtus de l'uniforme à boutons dorés. L'austérité était la loi. Des poêles antiques chauffaient (mal) les dortoirs et les études. Un troglodyte entretenait les feux. On le voyait pendant l'hiver errer dans les couloirs avec ses fagots et sa boîte à charbon. En été, il se retirait dans quelque caverne administrative, qui le conservait miraculeusement.

Il y a deux ans, je suis revenu chercher au Lycée cette odeur d'encre et de craie, qui est un peu le parfum de la jeunesse. Je dois vous le dire, j'ai été scandalisé. On a repeint en gris les portes qui étaient peintes en brun. On a changé les classes de place. Il n'y a plus de tambour et, dans le parloir, la moitié des cadres ont disparu. Ce centenaire est très désinvolte.

— Nous avons le chauffage central, m'a dit fièrement M. l'Économie.

C'est vrai. Ne boudons pas le progrès. Mais les garçons d'aujourd'hui ne connaissent plus le faste des distributions de prix. Je m'accroche à ce souvenir. On élevait, dans la cour, devant la chapelle, une tente magnifique pourvue d'une estrade, de plantes vertes et d'un tapis rouge qui menait à la gloire. Comme on dit, la musique du 94^e R. I. prêtait son concours et les autorités apparaissaient dans un déchainement de cuivres. Messieurs les Professeurs portaient la robe, le rabat, la toque et l'épitoge qui était jaune ou rouge, barrée d'hermine. M. le Proviseur avait une très belle ceinture violette et le Président était, au moins, en habit, parfois en grand uniforme, selon sa spécialité. Une fois, ce fut M. POINCARÉ qui n'était pas encore Président de la République, mais qui était déjà Académicien. Il parla avec éloquence. L'assistance applaudit beaucoup. J'ai complètement oublié ce qu'il a dit. Je sais seulement qu'il termina par ces mots : « . . . pour la France et la République ». La musique jouait après les discours. Elle jouait pendant la lecture du palmarès, pour saluer de deux mesures martiales, la montée des prix d'excellence. Ceux qui n'ont pas été se faire embrasser à douze ans par un vieux Sénateur au son d'une marche militaire, ne connaîtront jamais la griserie de la gloire. Quel dommage qu'il n'y ait plus de musiques dans les régiments !

J'ai été quelque peu le Secrétaire de Louis BERTRAND et, devenu rédacteur en chef d'un grand hebdomadaire parisien, j'eus, pendant quelques années, l'occasion de voir assez souvent M. POINCARÉ.

Certain soir, je devais l'interroger sur une question alors très discutée et recueillir ses déclarations. Il me reçut dans son petit hôtel de la rue Marbot, rempli des souvenirs élyséens. Il me parla de choses et d'autres, de livres, d'écrivains. L'écoutai respectueusement, en essayant de l'amener à l'interview.

C'est vrai, me dit-il. Lenez.

Il tira de sa poche trois ou quatre feuillets écrits de sa main. C'était mon article. Je n'eus qu'à mettre ma signature.

Vous m'avez rappelé que Paul CLAUDEL était passé par notre Lycée. Je ne l'ai connu qu'à la fin de sa vie. Mais il était fort assidu à l'Académie. Il s'asseyait en face du Bureau, massif, solide, semblable à un bloc de granit, s'attardait un peu, la sève une ligne, pour bavarder avec l'un ou avec l'autre. Il avait été fort heureux du triomphe qu'avait eu à l'Opéra la reprise de Jeanne au Bûcher et sa satisfaction était doublée par l'échec des Caves du Vatican à la Comédie Française.

— GIDJ n'a pas réussi, lui disait doucement un de nos confrères.

-- C'est bien fait cria-t-il. Et, en plus, il ira en enfer. C'est sûr. Il ira en enfer.

Vous voyez, monsieur, que l'Académie n'étoit pas les ardeurs de la jeunesse. Mais le Lycée n'en est pas moins, pour ses anciens élèves, rempli de mélancolie. Que de rêves oubliés! Que d'ambitions brisées! Que de camarades disparus! La vie nous entraîne dans tant de directions différentes et les sociétés enfantines résistent si mal à ses impériaux!

Cent ans! Et quelles années! Le Lycée a tenu un siècle. Il est toujours rempli de rires, de cris, de travail, d'espérances, de conversations exaltées. Bonne chance donc à tous ceux qui l'habitent et à tous ceux qui l'habiteront! Longue vie et prospérité!

— Mon cher camarade, vous jugez que ma conclusion est banale. J'en conviens. En connaissez-vous une meilleure?

Pierre GUYOT